Drouin, Dâme Alphonse
Notice sur des monnaies
mongoles

CJ
3449
M65D7

NOTICE

sur

les Monnaies Mongoles

faisant partie

du Recueil des documents de

l'époque mongole

publié par le Prince ROLAND BONAPARTE,

par

M. E. DROUIN.

Journal Asiatique Mai-Juin 1896.

NOTICE

sur

les annales Mongoles

faisant partie

du Recueil des documents de

l'époque mongole

publié par le Prince ROLAND BONAPARTE,

par

M. E. DROUIN.

CJ
~~3449~~
M65D7

LIBRARY
FEB 23 1968
UNIVERSITY OF TORONTO

Journal Asiatique Mai-Juin 1895.

INTRODUCTION.

I

Les planches I à XIV du *Recueil des Documents de l'Époque mongole*, publié par le prince Roland Bonaparte, représentent tout ce qui existe actuellement en France d'inscriptions en caractères mongols. La planche XV est consacrée aux médailles. On remarque que ces médailles sont de deux sortes : les nos 1 à 7 comprennent les monnaies dont les légendes sont en caractères *Pagba-lama*, *'Phags-pa* ou *Passepa*[1],

[1] Nous adopterons, dans le cours du présent mémoire, l'orthographe chinoise, *pa-sse-pa*, qui est la plus généralement reçue et la plus facile à articuler.

et celles qui ont à la fois une inscription chinoise et en caractères passepa; les n°s 8 à 17 sont des monnaies toutes bilingues portant des légendes en arabe et en caractères mongol-ouïgours. La première série appartient au monnayage chinois, et la deuxième au système monétaire arabe adopté par les princes mongols après leurs conquêtes en Asie antérieure. Il s'en faut de beaucoup que la planche XV ait la prétention de donner toute la série des monnaies que nous ont laissées ces souverains. On a tenu seulement à faire figurer toutes celles de la Collection de la Bibliothèque nationale (dite du *Cabinet de France*) qui, sans être très complète, est la seule officielle et la seule que l'on pouvait reproduire sans pénétrer dans les collections particulières. Cependant, comme le Cabinet de France ne possède que deux variétés (les n°s 3 et 7) en caractères passepa, il était intéressant d'en faire figurer plusieurs autres qui ont été choisies dans la collection de M. Devéria. De même pour les monnaies de la Perse on a ajouté les pièces n°s 11, 13 et 14 qui font partie de ma collection particulière.

II

On voit par ce qui précède que les monnaies des premiers descendants de Tchingis khan comprennent une série frappée en Chine, et une série émise en Perse et Asie Mineure; qu'elles sont bilingues, c'est-à-dire en chinois-mongol et en arabe-mongol. La partie mongole est écrite dans deux

alphabets différents : alphabet *passepa* pour les provinces chinoises du vaste empire de Tchingis khan, et alphabet *ouïgour* pour les provinces de l'Asie antérieure.

Dans un mémoire publié dans le *Journal asiatique* en 1862, M. Pauthier s'est expliqué sur l'origine de l'écriture mongole-tibétaine, dite *passepa;* M. Devéria, dans son travail sur les inscriptions mongoles-chinoises du Recueil du prince Bonaparte, a repris la question et décrit les divers monuments dont les inscriptions sont écrites dans ce caractère. Je dirai ici quelques mots de l'écriture mongole-ouïgoure.

III

Celle-ci est la plus ancienne. On sait qu'elle fut empruntée par les Mongols aux Ouïgours au commencement du XIIIe siècle. D'après les auteurs chinois, ce fut vers l'an 1204, après la défaite des Naïmans-Ouïgours, que Tchingis khan chargea le premier ministre de cette nation, Ta-Ta-Toung-wo, d'appliquer les caractères ouïgours à la langue des Mongols qui, jusqu'alors, ne se servaient, comme tous les Tartares, que de *kien* ou bois entaillés[1], en sorte que Plan du Carpin qui visitait la Mongolie en 1246

[1] Pauthier, *Alphabet passepa*, dans le *Journ. asiat.*, janv. 1862; p. 13. — Les Mandchous ont à leur tour emprunté aux Mongols leur écriture, avec des perfectionnements, vers l'an 1599; les points diacritiques furent ajoutés successivement jusqu'en 1632. (Cf. Langlès, *Alphabet mandchou*, 1807, p. 57.)

a pu dire qu'ils ne connaissaient pas l'écriture. Près de cent ans après, il existait déjà de nombreux ouvrages écrits en caractères ouïgours, et, lorsque Ghazan khan chargea, vers 1298, Rachid eddin de raconter l'histoire des tribus mongoles, le célèbre auteur persan raconte qu'il rédigea son ouvrage sur des matériaux écrits en langue mongole-ouïgoure (Rachid eddin ne connaissait pas le passepa) par six scribes sous la direction de Poulâd beg, qui « mieux que personne connaissait la généalogie des Mongols, parlait le mongol et pouvait lire les ouvrages écrits dans cette langue ». Aboul Ghazi à son tour, quand il écrivait, trois siècles plus tard, son Histoire des Mongols et des Tartares, se servit, outre l'ouvrage de Rachid eddin, de dix-sept autres histoires de Tchingis écrites en mongol[1].

En même temps, il s'écrivait en Chine, en caractères passepa[2], des ouvrages d'histoire, de philosophie, de science, de religion, traduits du chinois, du tibétain ou du sanscrit, en mongol[3]. Tous ces ouvrages, qui seraient pour nous si intéressants, sont malheureusement perdus ou enfouis, comme dit Rémusat, au fond des monastères bouddhiques de

[1] Aboulghâzi, trad. Desmaisons, in-8°, Saint-Pétersbourg, 1874, p. 35.

[2] Les documents publics en ouïgour n'étaient admis qu'à la condition d'être transcrits en passepa (M. Devéria). (Cf. Pauthier, *Journ. asiat.*, janv. 1862, p. 19.)

[3] Voir la liste de ces ouvrages dans A. Rémusat, *Recherches sur les langues tartares*, in-4°, 1820, p. 199 à 228; et Pauthier, *Journ. asiat.*, janv. 1862, p. 18 et 19.

la Mongolie et du Tibet. Il ne nous reste que de rares inscriptions et des monnaies.

IV

Dans ses *Notes d'épigraphie mongole-chinoise*, M. Devéria a donné la liste des inscriptions sur pierre ou sur métal en caractères passepa. Les monnaies sont également rares. Ainsi que nous le verrons, on ne possède des monnaies que de deux empereurs, Wou-tsong et Choun-ti. C'est Wou-tsong qui a fait frap per, en 1309, les premières monnaies en caractères passepa. Avant lui, on avait détruit toute la monnaie de cuivre pour la fondre et en faire des armes et des objets d'industrie, et on l'avait remplacée par le papier-monnaie qu'avait créé Khoubilaï. C'est donc entre les années 1308, date de l'avènement de Wou-tsong, et 1370, date de l'avènement des Ming, que l'on peut placer la période de la fabrication de la monnaie passepa. Cet espace est comme on le voit très limité, ce qui explique le degré de rareté de cette monnaie, qui a dû en outre être fondue par les successeurs des Yuan.

V

Le monnayage monghol-ouïgour en cuivre, en or et en argent, a été au contraire considérable : cela tient à l'extension de la famille des Tchingiskhanides et à la durée de leurs divers empires en Perse,

en Asie centrale, au Kiptchak et en Asie Mineure, sans compter la dynastie des Babérides qui ont régné dans l'Inde sous le nom de « Grands Moghols » pendant plus de trois siècles (1525 à 1857). Mais les monnaies avec légendes en langue et en écriture mongole-ouïgoure sont relativement peu nombreuses : on les trouve principalement sous les règnes des princes qui ont régné en Perse sous le nom de « Houlagides », et isolément chez quelques souverains mongols du Kiptchak, des Djelaïrides et de la Horde d'Or, ainsi qu'on le verra plus loin.

Outre les monnaies en caractères ouïgours, on possède d'autres documents de l'époque mongole écrits dans le même caractère, ce qui prouve que, en dehors de la Chine et de la Sibérie cisbaïkalienne où l'alphabet passepa fut pendant un certain temps seul employé comme écriture officielle, on se servait dans tout le reste du vaste empire des Tchingiskhanides, depuis la Sibérie jusque sur les bords de l'Euphrate et au Caucase, de l'écriture ouïgoure.

Ces documents sont les *yarliks*, ou ordonnances royales, et les plaques de métal, ou *païzéh*, sorte d'insignes de commandement, sauf-conduits, permis de réquisition, rendus en faveur de particuliers, mentionnés déjà par Rubruquis et Marco Polo et par Rachid eddin[1]. Nous citerons le païzeh sur ta-

[1] Voir d'Ohsson, *Hist. des Mongols*, la Haye, 1835, t. IV, p. 410 et suiv. Le mot *yarlik* est à la fois ouïgour et mongol; par suite de la confusion du *ds* et du *i* initial en écriture mongole, il a été lu quelquefois, mais à tort, *dsarlik;* la transcription arabe

blette d'argent écrite des deux côtés en lettres ouïgoures, trouvé à Grouchefka, sur le Dnieper, dans la Russie méridionale en 1845, décrit par M. Grigorief d'après Banzarof[1]; le yarlik du khan Berdi beg, de la Horde d'Or (1358), dont il n'est resté que la traduction russe contemporaine du texte mongol; le yarlik d'Abou Saïd aux habitants d'Ani, daté de 1319, dont nous n'avons que la traduction persane[2], et le yarlik de Toktamich, khan mongol du Kiptchak, traduit du turc-ouïgour par M. Radloff, dans son *Kudatku Bilik*, p. 146.

Comme inscription lapidaire en lettres mongoles-ouïgoures de l'époque des Yuan, je ne connais que l'inscription trouvée sur la frontière sibéro-chinoise, publiée par Schmidt en 1833, et qui renferme le nom de Tchingis khan[3]. On peut citer enfin, quoiqu'elle soit en turc et non en mongol, l'inscription

يارليغ assure la vraie prononciation. Le mot *païzeh* (ar. پايزه) est d'origine chinoise, *paï-tscu*, d'après M. Banzarof. Voir aussi Quatremère, *Rachid-eddin*, t. I, p. 138. — Howorth, *Hist. of the Mongols*, t. I (1876), p. 271.

[1] Grigorief, *Lettre sur l'écriture carrée Pagba-lama*, dans le *Journ. asiat.*, juin 1861. Le mémoire de Banzarof avec le fac-similé du païzeh se trouve dans le *Bulletin historique l'Acad. de Saint-Pétersbourg*, t. V, 1848, n° 9.

[2] Voir *Mélanges asiatiques*, t. II (1852), p. 66. Le païzeh dont le fac-simile se trouve dans le *Marco Polo*, édit. Yule, 1871, t. I, p. 316, est en passepa et non en ouïgour.

[3] Schmidt, *Bericht ueber eine Inschrift*, etc., dans les *Mém. de l'Acad. de Saint-Pétersbourg*, VIe série, t. II, 1834, p. 243, avec fac-similé. Cette stèle a été, depuis, publiée en photographie par M. Radloff dans son *Atlas der Mongol. Alterthümer*, in-f°, Saint-Pétersbourg, 1892, pl. XLIX.

en lettres ouïgoures qui se trouve en Perse sur un tombeau chrétien, publiée par M. Pognon, et lue par MM. Cl. Huart, Halévy et Radloff. Quoiqu'elle soit datée de l'an 1299, par conséquent d'une époque où la Perse et la Mésopotamie étaient en pleine occupation mongole, cette inscription a pu être rédigée en turc si le donateur était un chrétien turc-oriental[1].

MONNAIES À LÉGENDES PA-SSE-PA[2].

VI

En montant sur le trône de Chine, les princes mongols prirent le nom de *Yuan* (Youan, Youen, Yüen) vers l'an 1271, et c'est sous ce nom, la *dynastie des Yuan*, que les successeurs de Tchingis khan sont connus dans les annales chinoises. Les Yuan ont régné, dans l'empire chinois proprement dit, depuis 1280, fin de la dynastie des Song, jusqu'à l'année 1370, date de l'avènement de la dynastie

[1] Voir *Journ. asiat.*, 1892, et *Mélanges asiatiques*, t. X, (1892), p. 388.

[2] Les premières qui ont été publiées se trouvent dans l'ouvrage de S. Endlicher, *Verzeichniss der Chinesischen und Japanischen Münzen des Cabinetes in Wien*, in-4°, Wien, 1837, p. 45; et dans l'ouvrage du baron de Chaudoir, *Recueil de monnaies de la Chine*, etc., in-f°, 1842, Saint-Pétersbourg. C'est M. Pauthier qui le premier, en 1860, a décomposé les signes passepa et a déchiffré la légende *tay yüen thoung pao*.

des Ming. C'est Koubilaï (Koublaï, Khoubilaï, Setsen Khagan), en chinois, *Che-tsou*, qui est en réalité le fondateur de la dynastie des Yuan; mais il se donnait pour ancêtres Mangou, Gouyouk, Ogotaï, (Oktaï) et Temoudjin ou Tchengis khan, qui figurent dans l'Histoire chinoise avec des *mian-hao* ou titres dynastiques chinois. Nous croyons devoir donner la liste des Mongols de la Chine avec leurs noms mongols, leurs titres dynastiques chinois et leurs *nien-hao* ou période chronologique[1] :

T'ai-tsou (Tchengis-Khagan)..... 1206
T'ai-tsong (Ogodaï, Oktaï, Ügetaï)..... 1229
Interrègne : Tourakina..... 1241
Ting-tsong (Gouïouk, Kouïouk)..... 1246
Hien-tsong (Mangou, Möngke)..... 1251
Che-tsou (Khoubilaï, Setsen khagan)..... 1260
Nien-hao : Tchong t'ong 1260-1264.
Tchi-yuan 1264-1295.
(N'est maître de toute la Chine qu'après la bataille navale de Yaï-chan qui marque la fin de la dynastie des Song)..... 1280
Tch'eng-tsong (Oeldjaïtou khagan)..... 1295
Nien-hao : Yuan-tcheng 1295.
Ta-teh 1297.
Wou-tsong (Külük khagan)..... 1308
Nien-hao : Tchita 1308.
Djen-tsong (Bouyantou khagan)..... 1312

[1] Les noms chinois sont tirés de W. Mayers, *Chinese reader's Manual*, 1874, p. 386, et les noms mongols de Sanang Setsen *Geschichte der Ost-mongolen*, édit. de Schmidt, in-4°, Saint-Pétersbourg, 1829, p. 111 et suiv. — Cf. H. Fritsche, *On Chronology and Calendar of chinese*, etc. Saint-Pétersbourg, 1886, in-18.

Nien-hao : Hoang-k'ing 1312.
Yen-Yeou 1314.
Ying-tsong (Gegen khagan)..... 1321
Nien-hao : Tchi-tchi.
T'aï-ting-ti (Yessoun, Timour khagan)..... 1324
Nien-hao : T'aï-ting 1324.
Tchi-ho 1328.
Tien-choun (Radjapika khagan)..... 1328
Ming-tsong (Koushala, Koutouktou khagan)... 1329
Nien-hao : Tien-li.
Wen-ti (Tob Timour, Djiyaghatou khagan)... 1330
Nien-hao : Tien-li 1330.
Tchi-choun 1330.
Ning-tsong (Ylé Tchébé, Rintchenpal)..... 1332
Choun-ti (Toghôn Temour, Oukhaghatou).... 1333
Nien-hao : Yuan-t'ong 1333.
Tchi-yuan 1335.
Tchi-tcheng 1341 à 1370.

VII

Il existe quelques rares pièces de Tchingis khan, mais nous n'en connaissons pas jusqu'ici d'Oktaï, son fils et successeur. Après la mort de ce dernier, Tourakina, sa veuve, fut régente de l'empire jusqu'au retour, à Karakorum, de Gouïouk, leur fils aîné, qui était en Hongrie. On attribue à cette régente, bien qu'elles ne portent pas son nom, les quelques monnaies d'argent frappées à Tiflis, à Tebriz et à Kendjeh en 642 et 643 de l'hégire. Les légendes sont en arabe et ne contiennent que le symbole musulman, la date et les mots قاان العادل « le Qâân juste », titre qu'avait

pris Tchingis khan [1]. Mais il n'existe pas une seule monnaie chinoise ni en caractères passepa, des souverains mongols de la Chine, Gouïouk, Mangou, Khoubilaï et Oeldjaïtou; la raison s'en trouve dans ce double fait que, d'une part, les souverains antérieurs à Khoubilaï n'ont en réalité pas régné en Chine propre, puisque c'est Khoubilaï qui fixa le premier sa résidence à Péking, alors appelée *Khan-baligh* « la ville du khan », et, d'autre part, comme on le verra, c'est Külük khagan, ou *Wou-tsong*, qui fit frapper les premières monnaies en caractères passepa. Nous allons donc nous occuper de suite de celles-ci, renvoyant à un paragraphe ultérieur (XIV) ce que nous aurons à dire sur les monnaies à légendes musulmanes des grands khans.

VIII

N° 1 de la planche XV. Grand bronze portant à l'Av. une légende en quatre caractères, le R̄ est anépigraphe. (Collection de M. Devéria.)

Cette médaille est la même que celle dont le dessin a été donné dans le *Journal asiatique* en 1860 [2].

[1] Voir Fraehn, *De Ilchanorum seu Chulagidarum Numis*, dans les *Mém. de l'Acad. des sciences de Saint-Pétersbourg*, in-4°, VIe série, t. II, 1834, p. 479 à 562, avec 4 planches; et Catal. du British Museum par S.-L. Poole, *Coins of the Mongols*, t. VI, 1881.

[2] *Journ. asiat.*, mai 1860: *Rapport sur deux médailles trouvées à Sourabaya*, etc., par M. Pauthier. C'est à cette occasion, et sur la demande de M. Pauthier, que l'Imprimerie nationale a fait graver la série complète des caractères de l'alphabet passepa.

La légende se compose de quatre signes disposés en croix comme toutes les légendes chinoises. Le signe supérieur est la réunion des deux lettres passepa ꡊ *ta* et ꡔ *ya*, ce qui donne le groupe *tay*, prononciation du caractère chinois 大 *tay*, *ta*.

Le signe inférieur se décompose en ꡔ *ya*, ꡁ *ou*, ꡂ *e*, et ꡅ *n*, dont l'ensemble *youen* ou *yüen* est la transcription chinoise du signe 元 *yuan*, nom de la dynastie.

Le signe de droite est formé de ꡈ *tha*, ꡁ *ou*, et ꡅ *ng* : *thoung*, qui est la transcription du caractère chinois 通 *t'oung*, qui a le sens de « en circulation ».

Le signe de gauche est formé de ꡃ *pa*, ꡁ *aô*, soit *pao*, transcription du signe chinois 寶 *pao* dont le sens est « valeur ».

Nous avons donc pour l'ensemble de la légende passepa : *Ta yuan thoung pao* « valeur courante des grands Yuan ». On sait que les mots *t'oung pao* servent depuis le VIIe siècle (sous les T'âng) de légende aux monnaies chinoises. Le mot *pao*, appliqué à une monnaie, avait été employé dès l'année 544 avant J.-C. par King-Wang, de la dynastie des Tcheou.

De quelle époque, ou plutôt de quel souverain, est notre monnaie n° 1 ?

D'après les auteurs chinois qui en ont donné la description, elle est du règne de l'empereur Woutsong (Kaishan Koulouk [ou Külük] khagan, en mongol, 1308-1311), qui est le premier empereur qui ait fait frapper des pièces avec des caractères *Po*

IMPRIMERIE NATIONALE.

(tibétain). Voici comment l'histoire chinoise des Mongols (*Yuan-chi-lei-pien*) s'exprime à ce sujet :

« La deuxième année, *Tchi-ta* (1309), l'empereur Wou-tsong créa dans la capitale la Procure nationale (*Tze-kouo yuan*), et un contrôle des espèces (*Tsuan ho kien*) dans toutes les provinces. De plus, il répartit dix-neuf commissaires des finances préposés au monnayage (*Ti kiu sse*) dans les localités qui produisaient le cuivre. Les pièces appelées *Tchi-ta t'oung pao*[1], qu'ils faisaient fabriquer, valaient chacune un millième de l'assignat d'argent *Tchi-ta*; les pièces appelées *Ta-yuan t'oung pao*[2] valaient chacune dix des précédentes[3]. »

IX

N° 2. Moyen bronze avec la légende *Tchi-yuan t'oung pao* en caractères passepa. Le mot chinois *tchi* est écrit *djä* : ⊨ *dj*, ⊟ *ä*; dans le groupe *yuan* la première lettre *y* est différente de la forme ordinaire. Le sens de la légende est « valeur courante de l'époque du nien-hao *Tchi-yuan* ». (Collection de M. Devéria.)

Nous avons sous la dynastie mongole deux nien-hao portant le même nom *Tchi-yuan;* l'un, du règne

[1] Ce sont des pièces de cuivre avec cette légende en caractères chinois, elles ne figurent pas sur la planche.

[2] C'est la pièce n° 1 de la pl XV. L'assignat dont il est question ici est le papier-monnaie *tchao* créé par les Mongols, et dont nous parlerons plus loin.

[3] Je dois ces renseignements et cette traduction à l'obligeance de M. G. Devéria.

de Khoubilaï, pour les années 1264-1293; l'autre, du règne de Choun-ti, pour les années 1335-1340. Mais, comme ce n'est qu'en 1309 que les princes mongols ont émis en Chine leur premier monnayage, il s'ensuit que le deuxième nien-hao *Tchi-youan* est le seul applicable ici. Notre pièce n° 2 est donc du règne de Choun-ti et a été frappée entre les années 1335 et 1340[1].

N° 3. Grand bronze portant à l'Av. la légende chinoise en caractères chinois *Tchi tcheng t'oung pao;* au Rv, un seul signe qui est composé de deux lettres passepa : ꡔ *ch*, et ꡀ *i*, ce qui donne le mot *chi*, transcription du chinois ayant le sens de « dix ». (Collection du Cabinet de France.)

N° 5. Moyen bronze ayant à l'Av. la même légende chinoise *Tchi tcheng t'oung pao*, et au Rv, deux signes : au bas de la pièce, le mot chinois *ji* « deux », et en haut, le même mot ꡔꡀ *ji* en caractères passepa. (Collection de M. Devéria.)

N° 6. Petit bronze dont l'Av. contient la même légende que les deux pièces précédentes, et le Rv, le nombre *mao* en caractères passepa, ꡔꡀꡔꡀ, composé de ꡔꡀ *ma*, et de ꡔꡀ *aô*. (Collection de M. Devéria.)

[1] Note de M. G. Devéria. C'est la pièce qui est décrite par Leontiefski dans l'ouvrage de Chaudoir; il en place l'émission à la date de 1273, sous le premier nien-hao du nom de Tchi-yuan.

X

Ces trois pièces sont figurées et décrites dans le traité de Numismatique chinoise *Kin ting tsien lou*. Voici le résumé de la traduction et des notes qui m'ont été fournies par M. Devéria sur ces trois monnaies :

« Il y a trois modules de la monnaie marquée *T'chi tcheng t'oung pao*, du règne de Choun-ti, avec des signes *fan* au revers[1]. La plus petite (notre n° 6) porte, en caractères passepa, le mot *mao*, qui paraît être la transcription du mot chinois 卯 *mao*, quatrième caractère du cycle duodénaire répondant au signe du « lièvre ». Il s'agirait donc ici ou du millésime 1351, ou du mois, ou d'une série particulière de l'émission.

« Sur le moyen bronze (notre n° 5) se trouve la double mention « deux » en chinois, et en passepa *ji*. Cette pièce avait en effet le double de valeur de la précédente.

« Quant au grand bronze (n° 3) il porte le nombre dix, *chi*, pour indiquer que cette monnaie avait nominalement dix fois plus de valeur que la pièce du plus petit module.

« A propos de la description de ces trois pièces, l'ouvrage chinois rappelle que ce fut l'empereur

[1] Choun-ti est le souverain sous le règne duquel a été rédigée l'inscription de Kiu-yong-koan de la planche II et suiv. (Voir *Journ. asiat.*, oct. 1894, p. 360, et avril 1895, p. 359.)

Wou-tsong qui, le premier, établit une administration des monnaies avec caractères tibétains, et que son successeur Djen tsong, dans la première année Hoang-king (1312), rendit un décret annulant le monnayage de son prédécesseur et supprimant la Procure nationale ainsi que le contrôle des espèces. Ce même décret ordonnait que l'on se servît exclusivement des assignats ou coupons d'échange (*kiao tchao*[1]) créés par Khoubilaï, et désignés sous les noms de tchaos de *Tchong t'ong* et tchaos de *Tchi-yuan*, suivant les années du règne de ce souverain. Ces billets de banque ou assignats avaient été émis sans interruption depuis 1260, pour une valeur de près de deux milliards de francs. Les assignats à la marque *Tchi-yuan* ne remontent qu'à 1287.

« La dixième année *Tchi-tcheng* du règne de Choun-ti (1350), on en revint au système du monnayage métallique et on frappa des monnaies de cuivre *Tchi-tcheng t'oung pao* qui circulèrent concurremment avec les assignats (n° 2 de la planche). Mais cette circulation fut de peu de durée, et ces monnaies, comme les assignats eux-mêmes, cessèrent d'avoir cours; les monnaies furent échangées contre des marchandises; quant au papier, qui s'était accumulé chez les fonctionnaires et les particuliers, il devint sans valeur, n'étant même plus bon à être brûlé dans les cérémonies funèbres. »

[1] Sur les *kiao-tchao*, voir le Mémoire de Ed. Biot dans le *Journ. asiat.*, nov. 1837, p. 441 et suiv.

XI

N° 7. Moyen bronze portant sur l'Av. la même légende chinoise *Tchi tcheng t'oung pao*, et au Ry, un groupe de lettres en passepa que M. Devéria décompose ainsi : ꡂ *ch*, ꡀ *i*, ꡅ *n;* il pense que le mot *chin* serait la transcription phonétique du caractère chinois 申 *chen*, neuvième caractère du cycle duodénaire correspondant au signe du « singe ». Ce signe peut indiquer soit le millésime (1356), soit le mois, soit une série particulière de l'émission. (Collection du Cabinet de France.)

XII

Le Cabinet de France possède en outre :

Deux autres bronzes (nos 665 et 666 du Catalogue) avec la légende *Ta yuan t'oung pao* en caractères passepa (n° 1 de la planche XV), du règne de Wou-tsong, Ry anépigraphe;

N° 667, bronze de Choun-ti avec la légende *Tchi-yuan t'oung pao* en caractères passepa, Ry anépigraphe (n° 2 de la planche).

Nos 668-669-670, pas de caractères passepa;

N° 671, illisible;

N° 672, pièce de Choun-ti avec la légende *Tchi-tcheng t'oung pao* en caractères chinois (n° 3 de la

planche XV); au Ꝑ, le monogramme passepa *chi* « dix »;

N° 673, même légende à l'Av., mais au Ꝑ le caractère *mao* (n° 6 de la planche XV);

N° 674, même légende à l'Av.; au Ꝑ, le caractère *chin*, nom du neuvième signe du cycle duodécimal (n° 7 de la planche).

Nous devons en outre mentionner (pour citer tout ce qui est connu des monnaies de cette série) les pièces suivantes, décrites par Endlicher[1] comme dépendant du Cabinet de Vienne; elles sont toutes du règne de Choun-ti, avec la légende chinoise *Tchi-tcheng t'oung pao* à l'Av., et au Ꝑ, l'un des caractères passepa dont voici la traduction :

ji « deux » (une monnaie grand bronze ayant même légende passepa et en outre les mots *i liang tsoung* en caractères chinois-archaïque « poids de un liang » a été publiée par Chaudoir);

bi, transcription du chinois *wei*, qui pourrait être le nom du huitième signe du cycle duodécimal;

çhi ou *zhi*, transcription du chinois *se*, nom du sixième signe du cycle;

Chin (le n° 674 du Cabinet de France, dont il est parlé plus haut);

yin? (lecture douteuse);

[1] Endlicher, ouvrage cité, p. 45, 46.

ত *ou*, nom du septième signe du même cycle;

Mao, comme sur le n° 6 de la planche;

Chi « dix », comme au n° 674 du Catalogue du Cabinet de France, rappelé ci-dessus;

ম, une pièce du même souverain, avec au Ꝑ la légende *yma*?, dont le sens est inconnu[1].

Et enfin, une monnaie de bronze au Ꝑ anépigraphe portant à l'Av. en passepa la légende *bi*, *yin*, *mao*, *chi*, dont le sens est incertain.

MONNAIES À LÉGENDES OUÏGOURES.

XIII

Ce sont les monnaies bilingues — arabe et mongol — frappées en Perse et en Mésopotamie, Arménie, Géorgie, Asie Mineure, par les souverains mongols descendants de Houlagou, fils de Touloui, lequel était fils de Tchingis khan : d'où le nom de *dynastie Houlagide* donné à la série de ces princes. Ils ont aussi le nom turc-mongol de *Ilkhan*, ايلخان, qui paraît être une contraction de *ilk-*, *ilek-khan*, titre que prit Toumen, chef des Turcs Toukioue en 550, et dont le sens est « souverain (*ilk*) khan », ou une contraction de *ili*, en turc « pays » : *ili khan* « sei-

[1] M. Devéria a bien voulu revoir toutes les transcriptions et traductions de ces monogrammes.

gneur des pays, du monde »[1]. Ce titre de souveraineté semble avoir été commun à tous les peuples tartares, comme celui de *khaqân*, *khan*, dont l'origine exacte est inconnue. La forme mongole de *khaqân* est *khagan*, يستسر, qui, dans la prononciation et par suite de la chute du *g* médial, était devenu *qâân*, ainsi que le montre la forme arabe قاان (à côté de خان et de خقان) que l'on trouve sur ces monnaies.

Voici la liste des Ilkhans-Houlagides :

Houlagou.....	654 Hég.	1256 J.-C.
Abaga.....	663	1264
Ahmed.....	680	1282
Arghoun.....	683	1284
Gaikhatou.....	690	1291
Baïdou.....	694	1295
Ghâzân Mahmoud.....	694	1295
Oeldjâïtou.....	703	1304
Abou-Sa'ïd.....	716	1316
Arpa.....	736	1335
Mousa.....	736	1335
Mohammed.....	736	1335

[1] Il ne faut pas confondre les *ilkhans* avec les *Ilek* (mongol ايلك, *ilik*, nom d'une tribu) qui ont régné en Kachgarie et dans le Ferganah de 370 à 600 de l'hégire, et qui sont des Ouïgours; ni avec les *Ilekaniens*, ou Djelaïrides, qui tiraient leur nom de l'émir Ilekân Djelaïr, leur fondateur, et qui ont régné en Perse de 737 à 835 de l'hégire. Le titre de *ilkhan* est écrit en deux mots en mongol, ايلخان, dans la lettre d'Arghoun au roi de France. M. Cahun (*Turcs et Mongols*, 1896, p. 103) traduit par «khan illustre». Le mot ne se trouve pas dans les inscriptions en vieux turc de Sibérie. Fraehn traduit par ايل «fort».

Toghâ-Timour..... Djehân-Timour.....	739 Hég.	1339 J.-C.
Sati-beg.....	739	1339
Soleïmân.....	740	1339
Nouchirvân.....	745	1344

XIV

Les monnaies de notre planche ne commencent qu'avec Abaga (ou Abâqâ, suivant la transcription arabe), car c'est le premier Houlagide qui a fait frapper des monnaies bilingues. De son prédécesseur Houlagou, il n'y a que des monnaies à légendes arabes ou en persan. Il en est de même des grands khans Oktaï, Gouïouk, Möngké et Khoubilaï, dont les monnaies sont du reste très rares. Elles ont été décrites par Fraehn et S.-L. Poole.

Il n'existe pas de monnaies certaines d'Oktaï.

Le nom de Gouïouk, گويوك قاان, se trouve sur un dirhem frappé en Géorgie par Davith V, en l'année 646.

On possède des monnaies d'argent et de cuivre de Mangou, ou Möngké, avec la légende مونككا قاان الاعظم العادل « Möngké qâân suprême et juste », des années 650, 652 et 653.

Fraehn a publié un dirhem sur lequel Schmidt a cru lire une légende mongole *Kitad Khagan Möngké* « Mongké, khagan des Chinois », mais cette lecture est extrêmement douteuse (*valde dubitans*, ainsi que le reconnaît Fraehn lui-même) : on n'est même pas sûr que les caractères soient mongols.

Le même savant russe décrit un autre dirhem frappé à Tiflis par « Davith, fils de Giorgi le Bagratide », avec la légende persane-arabe :

بقوة خداى باقبال پادشاهى جهان منكو قاان

Par la force de Dieu et la félicité du padishah de l'univers Menkou qâân.

C'est la première fois qu'on voit paraître le titre پادشاهى جهان, que l'on rencontre ensuite chez toutes les dynasties mongoles et bâbérides.

Le nom de Mangou se trouve aussi sur des monnaies frappées par Houlagou, qui n'était que le lieutenant du grand khan avant 654 de l'hégire.

Il n'existe pas de monnaie au nom de Khoubilaï. Fraehn et Poole ont cru voir son titre قاان الاعظم sur les monnaies frappées par Houlagou, par Abaga et Arghoun, mais je crois que ce titre de « qâân suprême » s'applique à ces princes mêmes, qui, une fois indépendants et chefs d'une dynastie, ne reconnaissaient plus, même nominalement, l'autorité du grand khan. L'erreur de Fraehn vient de ce que, comme on le verra, il lisait sur les légendes en mongol *Khaganou darougha* « lieutenant du khagan », et appliquait ainsi au grand khan de la Chine un titre qui n'était autre que celui du souverain de la Perse.

Les monnaies d'Houlagou [1] ne sont pas rares, elles

[1] Les transcriptions des historiens contemporains grecs, français et arméniens : Χαλαου, *Olaou*, *Houlav*, montrent que les Mongols prononçaient ce nom propre *Houlaou* (cf. *infra*, § XVI, pour *khagan*). (Voir Rémusat, *Recherches sur les langues tartares*, p. 168.)

sont en argent et en cuivre avec des légendes assez variées; il porte le titre de :

قاان الاعظم هولاكو ايلخان المعظم

Qâân suprême Houlagou Ilkhân auguste.

XV

Les monnaies des Mongols ont souvent, à l'imitation des Atabeks, des Ortokides et des Seljoukides, des figures représentées sur une des faces. Ce sont des bustes copiés des monnaies grecques et romaines, ou bien, comme pour Abaga et Arghoun, les portraits des souverains eux-mêmes. On voit aussi le dessin d'un animal, comme le lion ou la panthère, le coq, le lièvre, le bœuf, et autres signes du cycle tartare qui indiquent, à côté de la date en arabe, l'année de la fabrication, d'après le comput mongol. Enfin, les mois arabes Sefer, Chaouâl, Zou'lkada, Moharrem, Djoumada, etc., sont souvent mentionnés sur les monnaies des Ilkhans de la Perse.

Il y a environ soixante-dix ans que la Numismatique mongole proprement dite existe. Reiske (1756), Adler (1792), les deux Tychsen (1794) sont les plus anciens archéologues qui aient fait connaître les monnaies bilingues, mais sans pouvoir déchiffrer la partie mongole. Castiglioni (1819) et Marsden (1823) n'ont connu que des monnaies à légendes arabes. C'est l'orientaliste russe Schmidt qui, le premier, en 1824, déchiffra la monnaie de Ghazan

avec légendes en mongol et en tibétain (voir *Journal asiatique*, 1831, 1, 341). Deux ans après, 1826, l'illustre Fraehn, aidé de Schmidt, lut toutes les légendes mongoles alors connues[1], et, quelques années plus tard, il publiait son grand Mémoire sur les monnaies des Houlagides ou Ilkhans, qui a été le point de départ de tous les travaux postérieurs[2].

Erdmann, dans sa Description du Musée de Casan[3], cite quelques pièces des Djoudjides, mais sans donner les légendes en mongol. De même, Pietraszewski, dans ses *Numi Mohammedani*[4], décrit plusieurs monnaies à légendes mongoles, mais il n'en donne pas la traduction.

XVI

Je passe maintenant à la description de la suite des monnaies représentées sur la planche XV.

N° 8. Monnaie d'or du Cabinet de France, poids : 2 gr. 60.

[1] *Recensio Numorum*, Petropoli, in-4°, 1826. Dans son mémoire de 1832, Fraehn déclare que c'est à Schmidt qu'il doit d'avoir pu interpréter les légendes mongoles : « In rite transcribendis et interpretandis mongolicis Numorum inscriptionibus, me a cel. Schmidtio, literaturæ mongolicæ vere antiste, adjutum gaudeo. »

[2] Dans les *Mém. de l'Acad. des sciences de Saint-Pétersbourg*, VIe série, t. II (1834).

[3] *Numi Asiatici musei Casanensis*, vol. II, Casani, in-4°, 1834.

[4] Berolini, in-4°, 1843, n°s 455 à 492, et pl. XV.

Av. Carré dans l'intérieur duquel se trouve sur trois lignes, le symbole musulman :

لا اله الا
الله محمد
رسول الله

Il n'y a pas d'autre Dieu que Allah. Mohammed est l'envoyé d'Allah.

Dans les quatre segments, le nom de l'atelier monétaire ضرب تبريز « frappé à Tébriz », et des fragments de la date qui est malheureusement effacée, mais qui est très probablement postérieure à l'an 678 de l'hégire.

Ry. Légende mongole en cinq lignes.

Khaganou
nereber
Abaga-in
deledkegülük-
-sen

Frappé au nom du khagan Abaga.

La forme *khagan* paraît être la plus ancienne de ce mot. C'est celle que l'on trouve dans les inscriptions en vieux turc de l'Orkhon, récemment traduites

par Radloff. En turc, on prononçait tel qu'on l'a transcrit plus tard en arabe : *khaqân* خقان, mais en mongol la prononciation était moins rude, ainsi qu'en témoigne une autre transcription arabe *qâân* قاان. Nous savons qu'en mongol le *g* entre deux voyelles ne se prononce pas (*aoulan*, *noor* pour *agoulan*, *nogor*, etc.).

Khaganou est le génitif mongol des mots de la IIe déclinaison, ceux terminés par la consonne *n* : *Arslan*, génitif = *Arslan-ou; Khagan*, = *Khagan-ou* (Gramm. de Schmidt, § 40).

Nereber « au nom de » *in nomine*, est l'instrumental en *ber* بر des mots de la Ire déclinaison, ceux terminés par une voyelle : *nere* ou *nara* نرا « nom ». Ce mot a été lu d'abord *darougha* داروغا « lieutenant » par Fraehn, d'après la version de Schmidt en 1826[1]. M. de Saulcy, peu satisfait de cette lecture proposa en 1842 *arebrî* ou *arebtchi* ارباتچى mot qu'il traduisait par « serviteur » (*erb-tchi* « à la suite de ») et que Schiefner rendait par « précieux »; mais ces interprétations n'ont pas été admises et l'on a maintenu pendant un demi-siècle le mot *darougha* qui répondait à l'idée que les Houlagides n'étaient

[1] Fraehn, *Recensio Numorum*, in-4°, Petropoli, 1826. Le mot latin que le savant Russe emploie pour rendre *darougha* est hyparchus (ὕπαρχος). Dans son mémoire de 1832, il remplace le mot grec par le latin « vicarius ».

que de simples lieutenants du grand khan de la Chine. Cependant, dans son introduction au sixième volume du *Catalogue du British Museum* (1881), M. Stanley Lane Poole acceptait également avec difficulté la lecture de Schmidt. Tout récemment, M. Vasilief a proposé la lecture *nereber* qui a été approuvée par MM. Radlof et Potzdneïef[1]. C'est celle qui paraît le mieux s'appliquer à la forme des caractères des monnaies, bien que l'on ne puisse pas considérer cette lecture comme définitive, vu la forme cursive et incertaine que présentent les lettres mongoles sur les monnaies.

Abagaïn « d'Abaga » est le génitif en *in* des mots de la première déclinaison, terminés par une voyelle. Sur quelques monnaies le mot est écrit à tort *Abaganou*, comme si le nominatif était *Abagan*, sans doute par analogie avec *khagan*.

Deledkegüläksen ou *deledkegoulksen* est le participe passé en *ksen* du verbe *deledkegolkou* « faire frapper », lequel est lui-même le causatif (*gol khol* دم) de la racine *deled*, à l'infinitif *deledkou* دلدكو « frapper, battre monnaie »[2]. Le sens de ce mot sur notre mon-

[1] C'est M. de Tiesenhausen qui nous fait connaître cette interprétation dans son mémoire *Les monnaies orientales* de la collection Linévitch (en russe); in-8°, Saint-Pétersbourg 1890. Dans un autre mémoire sur la collection Komarof, paru en 1888, M. de Tiesenhausen lisait encore *darougha*.

[2] *Prägen, prägen lassen* dans le Dictionnaire de Schmidt, p. 276. Ce savant avait d'abord traduit *diffusus* « khan dont la gloire est répandue ». (*Journ. asiat.*, 1831, 2, p. 314.)

naie est « fait frapper » ou simplement « frappé »; il correspond à l'arabe ضرب *dhouriba*.

XVII

Les monnaies d'Abaga avec inscriptions en mongol ne sont pas rares; elles offrent une assez grande variété au point de vue graphique; quelques-unes d'entre elles sont remarquables par la gravure et le relief des lettres ouïgoures dont l'élégance et le style décoratif ont été évidemment inspirés de l'écriture arabe. Cette remarque s'applique d'une manière générale au monnayage d'or et d'argent des Houlagides [1].

Sur quelques rares dirhems d'Abaga on rencontre le mot *menkou* écrit en caractères arabes منكو. Le sens est douteux, nous y reviendrons plus loin (voir § XXII).

La légende arabe de notre pièce ne contient pas le nom du souverain; c'est par l'inscription mongole seule que nous savons que la monnaie est d'Abaga; mais, sur les pièces unilingues dont la légende est uniquement en caractères arabes, on a la titulature complète du souverain :

قاان پادشاه عالم ايلخان الاعظم اباقا خلد ملكه

[1] O. G. Tychsen constatait déjà dans son *Introductio in rem numariam Muhammedanorum* (Rostochii, 1794, p. 100) la beauté de gravure chez les monnaies mongoles : « Singulari opera et artificio perfecti sunt. »

IMPRIMERIE NATIONALE.

Le Qâân pâdishâh du monde, l'Ilkhân auguste Abâqâ, que son règne soit éternel!

Sur les monnaies bilingues d'Abaga dites « à la croix », le revers porte au milieu du champ une croix entourée d'un cercle avec ces mots [1] :

بسم الاب والابن وروح القدس اله واحد

Au nom du Père et du Fils et du Saint-Esprit, Dieu unique.

On sait que Abaga était chrétien, ou du moins avait épousé la princesse Marie, fille de Michel Paléologue, l'empereur de Byzance. Il protégeait le christianisme, et en 1274 le clergé mongol, comme le clergé nestorien, figure au Congrès de Lyon [2]; on connaît ses rapports avec le moine ouïgour Rabban Çauma, qui fut plus tard ambassadeur d'Argoun en Occident, et avec le patriarche nestorien Mar Yabalaha dont l'histoire nous est bien connue depuis la savante publication de notre confrère M. l'abbé J.-B. Chabot [3].

XVIII

N° 9. Monnaie d'or du Cabinet de France, poids : 4 gr. 40.

[1] Voir Fraehn, *De Ilchanorum numis*, 1832, p. 501.

[2] Voir L. Cahun, *Introduct. à l'hist. de l'Asie, Turcs et Mongols*, 1895, p. 408 et 429.

[3] *Hist. de Mar Jabalaha III*; Paris, in-8°, 1895.

Av. Dans le champ, le symbole musulman :

الحمد لله
لا اله الا الله
محمد رسول الله
صلى الله عليه
وسلم

Légende marginale circulaire incomplète, mais que l'on peut restituer de la manière suivante :

ضرب هذا الدينار تبريز سنة ست وسبعين وستماية

Frappé ce dinâr à Tébriz l'an 676.

Ry. Dans le champ, cinq lignes en caractères mongols disposés comme suit :

Khaghanou nereber
Abaga-in
deledkegülük
sen. Arigou
altan

Frappé au nom du khagan Abaga. Arigou Altan.

Le sens de ces derniers mots n'est pas certain. Sur une monnaie d'or du Cabinet des médailles

décrite par de Saulcy en 1839[1], la seule sans doute qui existait alors, on ne lisait que *ari* ou *arin*, pour lequel Erdmann, quelques années plus tard[2], proposait le mot *narin* ou *arigoun* ناريغون, ce dernier avec le sens adverbial de « en vérité, ainsi soit-il », analogue au طيّب des monnaies des khalifes. Dans le catalogue du British Museum, Stanley Lane Poole voyait dans les deux mots *Arighou altan* les noms d'un gouverneur[3]. Comme *altan* a le sens de « or » en mongol, et *arigou* celui de « pur, légitime », on pourrait peut-être voir dans la réunion de ces deux mots à la fin de la légende l'expression de « or pur, or légal », mention que l'on rencontre souvent sur les monnaies arabes.

XIX

La plus ancienne monnaie connue d'Abaga à légende mongole a été décrite par Th.-Chr. Tychsen[4], mais la plus ancienne monnaie mongole *gravée* est un dirhem d'Arghoun publié par Adler[5], qui en donne la gravure très nette. Le savant allemand avait parfaitement lu la légende arabe qui contient le sym-

[1] *Septième lettre à M. Reinaud sur quelques points de la Numismatique orientale*, dans le *Journal asiatique*, 1839.

[2] *Lettre de F. de Erdmann à M. Reinaud*, dans le *Journal asiatique*, nov. 1843, p. 297.

[3] *Additions to the Oriental Collection, etc.*, t. X, 1890, p. 94.

[4] *Commentatio de numis Cuficis* (1790).

[5] *Museum Cuficum Borgianum*, pars II, Hafniæ, 1792, p. 178.

bole chrétien avec la croix; quant à l'inscription mongole, il s'adressa à Langlès (qui fut quelques années plus tard, 1796, professeur de persan à l'École des langues orientales), mais ce dernier se contenta de lui dire que c'étaient des caractères mongols, sans lui donner aucune traduction; car Adler ajoute « sed quid sibi velint et quomodo sint legendæ me quidem omnino latet ».

En 1818, Fraehn publia la seconde monnaie mongole avec la légende chrétienne, qui était aussi d'Arghoun, ainsi que l'indiquait l'arabe ارغون, car l'inscription mongole était encore lettre morte pour l'illustre savant[1]. Ce fut seulement en 1826, ainsi que nous l'avons dit, que Fraehn put déchiffrer le texte mongol sur une monnaie bilingue d'Abaga portant en arabe le symbole musulman et la date 681 de l'hégire[2], et qui est la plus ancienne monnaie *bilingue* avec le symbole musulman « il n'y a pas de Dieu si ce n'est Allah, etc. » Adler avait publié en 1792 la plus ancienne monnaie *unilingue* (en bronze) du même souverain.

XX

Le successeur d'Abaga est l'un de ses frères, *Tagoudar* (qui paraît être le mongol *Tegoulder* تكولدر

[1] *Beiträge zur Muhammed. Münzkunde* (collect. Pflug); in-4°, Berlin, 1818. Le seul mot mongol que Fraehn put alors déchiffrer était le nom de *Toktogou*, de la dynastie des Djoudjides (voir *infra*, § XXXIV).

[2] *Recensio numorum Muhammedanorum;* in-4°, Petropoli, 1826, p. 637.

« parfait »; ce mot a été diversement écrit chez les historiens musulmans et arméniens), mais il est plus connu sous le nom arabe de *Ahmed* qu'il prit après sa conversion à l'islamisme. Son règne n'a duré que que deux ans, de mai 1282 à août 1284 (681-683 de l'hégire). Le Cabinet de France n'a pas de monnaies bilingues de ce souverain, pas plus que le British Museum, mais Fraehn en a publié deux en argent qui sont probablement au Musée de l'Ermitage : sur l'une de ces pièces, la légende mongole est *Khaganou nereber Amedoun* (سيحمد) *deledkegülügsen* « frappé au nom du khagan Ahmed », avec le symbole chrétien en arabe au revers; sur l'autre, l'inscription mongole est la même, sauf que le nom du souverain est écrit deux fois, en mongol et en arabe (احمد). *Amedoun* est le génitif mongol en *oun* des substantifs de la 3e déclinaison, c'est-à-dire ceux terminés par une consonne autre que *n*[1]. Sur une monnaie de cuivre unilingue du British Museum, on trouve la titulature complète d'Ahmed :

قاان الاعظم احمد ايلخان المعظم

Le qâân suprême Ahmed Ilkhan auguste.

C'est O. G. Tychsen, de Rostock[2], qui le premier,

[1] C'est par erreur que M. O. Codrington a lu *Amadad* sur une monnaie bilingue décrite par lui et qui fait partie de la collection Gerson da Cunha, de Bombay (voir *Some rare and unedited Arabic and Persian coins*, by O. Codrington. In-8°, Hertford, 1889).

[2] O. G. Tychsen, *Introductio in rem numariam*, etc. (1794), p. 100.

en 1794, a décrit une monnaie d'Ahmed frappée en 681 de l'hégire, portant une inscription mongole dite *mandchou* (Scripturam Mogolorum mandschu dictam), qui ne fut déchiffrée qu'en 1832 par Fraehn. Ce savant identifia en même temps, l'Ahmed des monnaies avec le prince appelé simplement *Tegudar* ou *Nigudar* par les historiens arméniens et par Aboulfeda.

XXI

N° 10. Monnaie d'or du Cabinet de France, poids : 6 gr. 30.

Av. Dans une rosace, le symbole musulman. Autour, les mots صلى الله عليه « Que la paix d'Allah soit sur lui ! » (Mohammed).

Légende circulaire, sentence pieuse tirée du Qorân.

Ry. Dans le champ, inscription mongole en quatre lignes :

Khaganou

nereber

argounioun

deledkegülk

(en marge) — *sen*

au bas, en arabe ارغون *Arghoun*

Argounioun est une faute pour ارغونو *Argounou* qui est le vrai génitif des noms terminés en *n*, et que l'on trouve du reste sur les autres monnaies d'argent du même souverain[1].

Autour, légende circulaire :

ضرب هذا الدينار ببغداد سنة اربع وثمانين وستماية

Frappé ce dinar à Baghdâd en l'année six cent quatre-vingt-quatre.

Cette pièce est unique, c'est la seule monnaie d'or connue d'Arghoun de ce type; mais il a été publié deux autres dinars du même souverain, l'un par M. de Tiesenhausen[2] en 1888; il est unilingue et a été frappé à Merv, à une date illisible; l'autre par M. O. Codrington en 1889[3]. C'est une pièce bilingue frappée à Baghdâd, la date est également illisible; l'inscription mongole est dans l'ordre suivant: *nereber argounou deledgekülüksen khaganou.* M. Gerson da Cunha[4], qui possède dans sa collection près de cinquante monnaies d'or des Houlagides — qui sont toutes d'une grande rareté — signale

[1] Les monnaies d'Arghoun manquent dans Marsden, *Numismata Orientalia;* in-4°, London, 1823, t. I, p. 262.

[2] *Collection des monnaies orientales du général Komaroff* (en russe); in-8°, Saint-Pétersbourg, 1888, n° 55.

[3] *Some rare and unedited Arabic and Persian coins;* in-8°, Hertford, 1889, p. 2.

[4] *Catalogue of the Coins in the numismatic Cabinet* belonging to Dr Gerson da Cunha; in-8°, Bombay, 1889, p. 27.

dans son catalogue dix dinars d'Arghoun, tous inédits; mais aucun n'a de légendes mongoles.

Parmi les monnaies de la collection de Laessoe, décrites par M. Hoernle[1], il n'y a aucune monnaie d'or, mais il existe sous le n° 178 un dirhem intéressant à signaler, car il contient pour la première fois le mot *sultan* en mongol : سلطانو *soultanou Arghounou* « du sultan Arghoun ».

XXII

N° 11. Dirhem de ma collection, poids 2 gr. 50

Av. Symbole musulman dans un carré; dans les segments, traces de légende portant la date et le nom de l'atelier monétaire qui sont illisibles.

Rv. Légende mongole en trois lignes : *Khaganou nereber deledkegülük* « frappé au nom du khagan »; le nom du roi est en arabe (ارغون), à l'exergue.

Il existe des dirhems d'Arghoun avec la légende chrétienne et la croix, au lieu du symbole sunnite; nous savons, en effet, que ce prince favorisa le christianisme; il fit construire notamment une église dans son camp, à la demande de Mar Yabalaha, et il fit baptiser son fils Khodabendeh, qui régna plus tard sous le nom d'Oeldjaïtou[2].

[1] Hoernle, *Descriptive Catalogue of the Central Asiatic coins*, etc., dans le Journal du Bengale, 1890.

[2] Voir J.-B. Chabot, *Hist. de Mar Iabalaha III*, etc., p. 95 et Appendice I.

Fraehn a décrit[1] deux autres dirhems bilingues d'Arghoun, sur lesquels se trouvent en arabe, au-dessous de la légende mongole, les mots *arintchin tourdji*, que l'on rencontre aussi sur les monnaies de Gaïkhatou; nous y reviendrons plus loin (§ XXIII).

La plus ancienne monnaie bilingue d'Arghoun a été publiée et gravée, comme on l'a vu, par Adler et reproduite en 1818 par Fraehn[2], qui ne put lire la partie mongole qu'en 1826 dans sa *Recensio*.

Sur quelques pièces d'Arghoun (n° 20 de la collection Linéwitch, n° 28 de la collection Komaroff) publiées par M. de Tiesenhausen, la légende mongole est terminé par le mot *mangou* écrit en mongol مينسو ou مينكو *mengou, menkou*, le même mot est écrit en arabe منكو *menkou* sur la monnaie d'Abaga dont il est parlé plus haut, et sur une monnaie de bronze des Djagataïdes, frappée à Samarcande en 624 de l'hégire, décrite par M. de Tiesenhausen[3]. Ce savant a discuté la question de savoir si ce mot serait le nom propre *Mangou*, ou aurait simplement le sens de « monnaie ».

Voici les deux légendes mongoles où ce mot est lisible :

Collection Linéwitch : *Khaganou nereber Argounou deledkegülüksen mangou.*

Collection Komaroff : *Khaganou nereber* ارغون عادل

[1] Fraehn, *De ilkhanorum numis* (1832), n°s 80 et 89.

[2] Fraehn, *Beiträge zur Muhamm. Münzkunde* (Cte Pflug), in-4°, 1818, p. 53.

[3] *Nouveautés numismatiques* (en russe), 1892, n° 60, p. 26.

deledkegülüksen (le mot est douteux sur la gravure) *mangou.*

Je crois que l'interprétation de « monnaie » est la seule acceptable, car, d'une part, le nom de Mangou khan ou plutôt Möngké est écrit en arabe مونككا *mongka*[1] qui est la transcription du mongol مونكه *möngké* « éternel » sur les monnaies de ce khan; il ne peut donc être confondu avec منكو. D'autre part *möngkoun*, en mongol, a le sens de « argent, monnaie » مونكون. Bien que le mot soit écrit sur les monnaies dont nous parlons, *mengkou* مينكو, il est très probable que nous nous trouvons en présence du même mot ayant le sens de « monnaie »[2].

XXIII

Les deux khans qui ont régné entre Arghoun et Ghâzân sont *Gaikhâtou* et *Bâïdou*. Notre Collection nationale ne possède aucune monnaie de ces princes, mais il en existe dans d'autres collections.

Celles de Gaikhâtou sont importantes à signaler ici, parce qu'elles nous font connaître le vrai nom mongol de ce prince qui n'a régné que quatre ans, de 690 à 694 de l'hégire (1291-1295 de J.-C.) et

[1] La forme arabe منكو *mankou* est exceptionnelle sur la monnaie de Davith, mentionnée *supra* § XIV.

[2] Voir en ce sens de Markoff, dans le *N. L.*, 1890, 543. — Le *T. or.* a emprunté ce mot au mongol sous la forme مونكان *moungân*.

dont l'identification n'a pu être faite que par les dates 691, 692, 693, que portent ses propres monnaies, attendu que le nom de Gaikhâtou ne s'y trouve pas. Ce nom, qui nous est donné par les historiens musulmans sous la forme كيخاتو serait, d'après Schmidt et Fraehn, le mongol [illegible] *ghaïkhaltou* « admirable ». Ses monnaies sont très rares : Fraehn, dans son Mémoire de 1832, n'en connaissait encore aucune, et il attribuait cette lacune à la pénurie d'argent qui avait signalé le règne de ce prince par suite de l'abondance du papier monnaie (*pecunia chartacea*). C'est M. de Saulcy qui le premier, en 1842[1], a fait connaître deux monnaies en or de Gaikhâtou avec les légendes en arabe et en mongol.

L'une de ces pièces est de l'an 693 de l'hégire, l'autre est sans date lisible. Depuis, M. Poole, dans le Catalogue du British Museum, a publié du même souverain un dirhem dont la légende mongole est très complète :

[illegible] *khaganou*

[illegible] *nareber*

[illegible] *Arintchintourtchi*

[1] *Journal asiatique*, Septième lettre à M. Reinaud. M. de Saulcy orthographie le nom ainsi : *Kaikatou*. La pièce que Marsden (*Numism. Orientalia*, I, n° 273) attribue à Gaikhâtou est, d'après Fraehn, de l'année 669; la lecture, à vrai dire, est incertaine.

دیدکیسن *deledkegsen* (sic)

ارینچین تورجی *Arintchin tourdji*

Frappé au nom du Khagan Arintchin tourdji.

M. de Saulcy expliquait les mots *arintchin tourdji* par le tibétain *tchen rdo-rdjé* qui, d'après E. Burnouf qu'il avait consulté, signifient « précieux diamant »[1]. M. de Erdmann[2] qui avait soumis la lecture à Kovalevski et Popoff, préférait la transcription *rintchen dordje* « précieux sceptre, précieux joyau »[3] Tel est, en effet, le sens de ces deux mots composés en tibétain : *rin-tchen* « précieux », *do-rdje* « joyau, sceptre ». Nous savons par Khondémir que cette épithète avait été donnée par les astrologues bouddhistes chinois, ou plutôt tibétains à l'empereur Gaikhâtou. On a vu plus haut que Arghoun, sur quelques-unes de ces monnaies, portait le même surnom; mais nous n'avons aucun renseignement précis sur les circonstances dans lesquelles Arghoun et Gaïkhâtou auraient reçu cette qualification de la part des lamas ou *bakhshi*[4].

[1] Lettre précitée et onzième lettre dans le *Journal asiatique*, 1845.

[2] *Journal asiatique*, nov. 1843, p. 297.

[3] Cette expression se trouve dans le texte mongol de l'inscription de Kiu-yong-koan (voir *Journal asiatique*, avril 1895, p. 356), où elle est écrite *irin-djidordji* avec un *i* au lieu d'un *a* (tous deux sont prosthétiques) devant *r* initial. En arabe l'élif prosthétique peut aussi bien se lire *i*, et c'est ainsi que l'a lu Defrémery dans le passage cité plus loin.

[4] Voir dans la traduction de l'histoire des Mongols, de Raschid

M. de Saulcy (xie lettre *Journ. asiat.*, août 1845, p. 147) cite aussi une pièce de cuivre de Gaikhâtou avec la légende bilingue « . . . . . arintchin deledge-kulu. . . . . اريتجن تورجى » et, dans le champ du revers, un oiseau avec une étoile, qui représente un des animaux du cycle tartare comme nous l'avons dit ci-dessus (§ xv).

XXIV

Le règne de Gaikhâtou, de Bâïdou, son successeur, et le règne de Ghâzân sont célèbres par la circulation du papier-monnaie qui avait été créé en Chine par Khoubilaï sous le nom de *tchao*. D'après Raschid eddin, Aboulfaradj, Mirkhond et Khondémir, qui ont raconté longuement l'histoire de cette époque monétaire, la forme du billet de banque qui circula dans toute l'Asie soumise aux Mongols était celle « d'un morceau de papier oblong, sur lequel étaient écrits quelques mots en caractères chinois; des deux côtés

eddin, par Ét. Quatremère (t. Ier, in-fol., 1836, p. 184 et suiv.), une très longue note sur les *bakhshi* ou lamas, prêtres bouddhistes du Tibet, βαξις des Byzantins, *bachsi* de Marco-Polo, *albassi* de Oderic de Pordenone, qui étaient en grand honneur à la cour des différents princes mongols. C'était en même temps des lettrés et des astrologues. C'est à raison de cette double qualité qu'on peut expliquer la formation de l'alphabet passepa à l'aide des lettres tibétaines, et les horoscopes qu'ils tiraient à la naissance des princes ou à l'occasion d'un événement. Le surnom *arintchin tourdji* était une formule de bonheur qui devenait comme pour Gaikhâtou, le vrai nom. C'est ce qui explique aussi que ces surnoms étaient en tibétain et non en mongol.

était tracée cette formule : « Il n'y a de dieu que « Dieu, Mohammed est l'apôtre de Dieu. » Plus bas, on lisait l'expression *irentchin Dourdji* par laquelle les devins avaient surnommé l'empereur, etc. [1]. »

XXV

Il nous paraît intéressant de signaler ici, à propos de Gaikhâtou, deux très rares monnaies [2], une en or, l'autre en argent, qui appartiennent au Musée de Berlin, et qui portent les noms de la Padishah Khâtoun, épouse de Gaikhâtou, ainsi que le nom de celui-ci. Cette princesse était la fille de Qotb-ed-dîn, prince de Kerman, de la maison de Qarakhataï; elle avait épousé en premières noces Abaga Khan, et, après la mort de celui-ci, elle devint la femme de Gaikhâtou. Voici la légende en persan (il n'existe pas de monnies avec inscription mongole) :

كيخاتو *kaïkhâtou*

بادشاه جهان *bâdishâh-i-djehân*

خداوند عالم *khodâvand-i-'aalem*

بادشاه خاتون *bâdishâh khâtoun*

[1] Traduction de Defrémery. Voir sur la question du *tchao*, Ed. Biot dans *Journ. asiat.* nov. 1837, de Saulcy et de Erdmann, lettres citées; d'Ohsson, Hist. des Mongols, IV, p. 102; Howorth, *History of the Mongols*, t. IV (1888), p. 390, etc. Il ne nous est malheureusement parvenu aucun spécimen authentique du tchao.

[2] C'est à M. Adolf Erman que revient l'honneur d'avoir publié ces deux monnaies dans le *Zeitschrift für Numismatik* de Berlin, t. VII (1880), p. 136.

Gaikhâtou, le maître de l'Univers, seigneur du monde, la padishah khatoun.

Elle régna dans le Kerman, et fait partie de la petite dynastie des mongols du Kerman. On sait que les princesses turques et mongoles étaient souvent associées à l'empire; « elles jouissent chez les Turcs et les Tartares, dit Ibn Batoutah, d'un sort très heureux; lorsqu'ils écrivent un ordre, ils y insèrent ces mots « par ordre du sultan et de la khâtoun »[1].

Bâïdou, fils de *Tarâkaï* ou *Tarâghâï* (طراغاى cinquième fils de Houlagou) ne régna que quelques mois, d'avril à septembre 1295. Ses monnaies sont rares: les seules qui ont été publiées sont dans la quatrième lettre du général Bartholomaei à Soret (1864) et dans le catalogue du British Museum (1881). La légende mongole est: *Khaganou nereber Badou-in deledkegülük-sen* et au bas en arabe بايدو *Bâïdou*. Le mongol بدوين *badou-in* est au génitif en *in* des mots terminés par une voyelle.

XXVI

N° 12. Monnaie d'or trilingue de Ghâzân[2]. — Cabinet de France, poids : 8 gr. 70.

[1] L'histoire nous a conservé le nom de la Khatoun Tourakina (1241-1246. Voir *supra* § VII), la Dokouz Khatoun, femme de Houlagou, veuve d'Abaka, la reine Satibeg en 1331, la Khatoun Baghdad, femme d'Abou-Saïd (1335), etc. Voir Chabot, *op. l.*, p. 203 et 19. — Ibn Batouta. Traduction Defrémery et Sanguinetti, t. II, p. 115 et suiv.

[2] Les monnaies d'or de Ghâzân sont d'un métal très fin. L'his-

Av. Symbole musulman; entre la 3e et 4e ligne et en plus petits caractères ضرب شيراز « frappé à Schîrâz ».

Ry. Légende mongole en cinq lignes :

Tegri-in

Koutchoundour

Ghasanou

deledkegülük

-sen

entre la 3e et 4e ligne : غازان محمود « Ghâzân Mahmoud ».

A gauche de la légende mongole, sur une ligne perpendiculaire, trois caractères.

Autour, à droite : فى سنة ثمان, et à gauche : وتسعين وستماية « en l'année 698 ».

Le sens de la légende mongole est : « Frappé par Ghazan, par la puissance de Dieu. »

Tegri-in est le génitif en *in*, *yin* de *Tegri* ou *Tengri* ciel, divinité[1]; *Koutchoundour* est au datif avec

torien G. Pachymeres nous apprend qu'on appelait en grec ce dinar *Kazaneos*. (Howorth, *Hist. of the Mongols*, IV, p. 525), et *Ghasaneor* chez les Géorgiens (V. Langlois *Num. Georg.*, in-4°, 1860, p. 90).

[1] *Tengri* est un mot tartare bien ancien, car il se trouvait déjà dans la langue des Hioung-nou, et les Chinois le transcrivaient par *tchen-li* dans le fameux titre royal *tchen-li Kou-tou-chen-yu* « majestueux fils du ciel ». Voir Visdelou-d'Herbelot (1780), p. 133. T. de

IMPRIMERIE NATIONALE.

le sens de locatif en دور *dour* de قوتچون *Koutchoun* (écrit *Kütchün*) « force, puissance ». L'expression *Tengriin kütchündour* se rencontre en tête de tous les décrets, ordres ou *yarliks* émanant des princes mongols; quelquefois elle est précédée du mot *möngké* « éternel », notamment sur un certain nombre de tablettes en métal ou *paizéh*, qui étaient soit des titres honorifiques, soit des sauf-conduits émanant du souverain (voir § v) : *möngké tengri-in Koutchoundour* « par la force du Dieu éternel »[1] ou « empereur par la puissance du Dieu éternel et l'assistance d'une destinée heureuse », comme dans l'inscription mongole en passepa de l'empereur Djen-tsong des Yüan[2].

La formule *Tegri-in Koutchoundour* se trouve aussi en tête de la lettre d'Arghoun au roi de France publiée par A. Rémusat en 1822 (voir planche XIV du Recueil) et interprétée par Schmidt[3]. On retrouve la même formule, *in Christi nomine*, dans la traduction latine d'une autre lettre d'Arghoun au pape Ho-

Lacouperie, *Babyl. and Or. Record*, t. II (1888), p. 277. Chavannes, *Sse-ma-tsien*, t. Ier, p. LXVI.

[1] Voir à ce sujet un très intéressant article de M. V. Grigorieff, *Lettre sur l'origine et les monuments de l'écriture carrée, etc.*, dans le *Journal asiatique*, juin 1861. Il existe en Russie de nombreux paizéhs, dont quelques-uns ont été publiés dans les Recueils académiques. (Voir *supra*, § v.)

[2] Traduite en anglais par Wylie, *Journal asiatique*, juin 1862 (contenant la traduction française par Pauthier).

[3] M. l'abbé Chabot (*op. l.*, p. 221 et suiv.) a eu l'heureuse idée de reproduire la transcription et la traduction allemande de Schmidt avec une traduction française.

norius IV, apportée à Rome par Bar Çauma, et dont l'original mongol est perdu[1]. Rémusat, qui n'a pas donné la traduction littérale du document, en avait cependant compris toute la teneur, et il s'exprime ainsi à propos de la première ligne : « *Tagri yin Kôdjoundour* « par la force de Dieu » est une formule qui sert aussi de légende à plusieurs monnaies tartares frappées en Perse. » M. de Saulcy remarque à ce sujet « qu'aucun des monuments de la langue mongole placés à la portée d'Abel Rémusat, n'avait échappé à ses investigations, et que le savant français avait avant 1822, expliqué déjà les deux premières lignes de la légende mongole des monnaies de Ghazan Khan »[2].

XXVII

Fraehn fit pour la première fois application de cette découverte de Rémusat, dans sa *Recensio* de 1826, où il publia la première monnaie trilingue de Ghâzân. Avant lui, Th. Ch. Tychsen, en 1789, et O.-G. Tychsen, en 1794, avaient décrit un dirhem du même prince; mais ils n'avaient lu que la légende arabe, le mongol était pour eux *scriptura informis omnino obscura*[3].

Il ne paraît pas que cette pièce ait eu les trois

[1] Chabot, *op. l.*, p. 188.

[2] De Saulcy, septième lettre, *Journal asiatique*, 1842.

[3] Th. Ch. Tychsen, vol. X des *Commentat. Societatis Goettingensis*, in-4°, 1789, p. 18, n° 57.

caractères latéraux perpendiculaires que Schmidt entrevit pour la première fois en 1824, et qu'il appelait des lettres tibétaines[1]. Il transcrivit ces trois signes en *tcha-kra-râ* pour *tchakrarâdj* qu'il traduisit par « orbis imperator »; quelques années plus tard, en 1832, Fraehn reproduisait la même interprétation[2], qui a été adoptée par Eugène Burnouf et de Saulcy en 1842, et suivie depuis, jusqu'en 1881, époque à laquelle M. Terrien de Lacouperie, dans une note qui a été insérée au Catalogue du British Museum, a cru devoir lire *ma-kha-san* pour *Mahmoud Ghâzân,* en caractères passepa. Je ne crois pas que cette explication puisse être définitive car, sauf pour le premier signe qui peut être le *ma,* le reste ne ressemble en rien à l'alphabet passepa. Ces caractères ne sont du reste pas toujours exactement les mêmes suivant les exemplaires. Il est certain toutefois, que ces signes inconnus cachent quelque épithète religieuse dans le genre de *arintchin tourdji.*

XXVIII

Les monnaies de Ghâzân sont très nombreuses et figurent dans toutes les collections publiques et privées. On sait que c'est lui qui créa *l'ère ilkhanienne*, qui date de l'an 701 de l'hégire[3]. Quelques mon-

[1] Dans un Mémoire allemand de 1824, qui a été traduit en français par E. Jacquet. *Journal asiatique*, 1831, 2, p. 344.

[2] *De Ilchanorum Numis*, p. 508.

[3] Ce comput fut créé par Ghâzân pour unifier et ramener à une

naies de Ghâzân et de ses successeurs sont datées de cette ère. M. de Saulcy possédait un dirhem de Ghâzân frappé à Arzendjân et portant la date فى سنة ثنى الخانية « en l'an deux (de l'ère) ilkhanienne », soit 702-703 de l'hégire.

La titulature complète de Ghâzân, que donnent quelques-unes de ses monnaies, est la suivante :

بادشاه اعظم (ou سلطان الاعظم) غازان سلطان محمود خلد الله سلطانه.

Le sultan suprême Ghâzân sultan Mahmoud, que Dieu perpétue son sultanat !

Sur les monnaies frappées en Géorgie par Davith VI (1292-1310) pendant l'occupation mongole, le ℞ porte l'inscription chrétienne : « † Au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit en un seul Dieu » بسم الاب والابن وروح القدس اله واحد.

N° 13. Dirhem trilingue de Ghâzân (ma collection), poids : 4 gr. 50, percée.

Av. Même légende que sur la précédente pièce, date incertaine (698?), frappé à جزيرة Djezîreh; ce mot est au milieu du champ.

℞. Légende mongole et les trois caractères ver-

seule les différentes ères qui avaient alors cours en Perse, telles que l'hégire, l'ère des Séleucides, de Yezdegerd (632), de Motadhedbillah (1207), etc. Elle commença le jeudi 13 Redjeb, 701 de l'hégire (14 mars 1302). L'année ilkhanienne était solaire. Certains manuscrits persans sont datés de cette ère. Voir de Hammer, *Geschichte der Ilchane*, 1843, t. II, p. 357.

ticaux, comme sur le dînar dont la description précède.

N° 14. Dirhem du même souverain (ma collection), poids : 2 gr. 25.

Av. Même légende (symbole musulman), date et atelier monétaire illisibles.

Ry. Légende mongole en cinq lignes, tenant tout le champ, sans les trois caractères perpendiculaires. Au centre de la pièce : غازان محمود, et au-dessous, des caractères incertains.

XXIX

Le successeur de Ghâzân est *Oldjâitou*, ou *Oeldjâitou*, son frère, fils d'Arghoun. Il eut successivement les noms de *Oeldjaï-Bouka*, *Temoudar*, *Kharbendeh* et *Khodabendeh*. Sa mère était chrétienne et lui-même épousa une princesse catholique ; cependant, d'après les historiens arméniens et syriaques, il persécuta les chrétiens[1].

Notre Collection nationale ne possède pas de monnaies de ce prince, elles ne sont cependant pas très rares. La plus ancienne a été décrite par O.-G. Tychsen. Ces pièces sont très chargées en inscriptions arabes; par contre, le mongol est réduit à deux mots [illegible], *Oldjitou soultanou* « d'Oeldjaïtou sultan ». La vraie orthographe est [illegible],

[1] Chabot, *op. l.*, p. 147 et suiv.

Oeldjâïtou « heureux, fortuné ». Le nom خدابنده, *khodâbendeh* « serviteur de Dieu », est persan; c'est probablement de ce mot qu'est venue l'altération *kharbendeh*[1]. En arabe, le nom d'Oeldjaïtou est écrit اولجايتو, lu pendant longtemps *Aldjaptou*, *Oladjaïtou*, etc.[2]. La titulature de ce sultan est très longue, de même que les formules pieuses qui composent ses légendes monétaires. Voici un de ses protocoles les plus fréquents :

ضرب فى ايام دولة المولى السلطان الاعظم مالك رقاب الامم
اولجايتو سلطان غياث الدنيا والدين خدابنده محمّد خلد
الله ملكه

Frappé dans les jours (au temps) du règne du seigneur, sultan suprême dominant sur le cou des nations, Oeldjaïtou sultan Ghaïats eddounia ou eddîn Khodâbendeh Mohammed, que Dieu perpétue son règne !

Sur quelques monnaies de cuivre il ne porte que les noms de « sultan suprême Ghaïats eddounia ou eddîn Oeldjâïtou Mohammed sultan, que son règne soit éternel ! »

XXX

N° 15. Dirhem d'Abou-Sa'ïd Behader khan, fils d'Oeldjâïtou, poids : 2 gr. 80, Cabinet de France.

[1] D'après Ibn Batoutah, II, p. 115, ce nom aurait une toute autre origine.

[2] Voir Fraehn, *De Ilchanorum numis*, p. 511.

Av. Légende coufique en carré; côtés extérieurs :

لا اله الا ا

لله محمد

رسـول ا

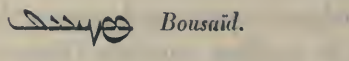
Au centre : لله صلى عليه.

Tout autour, en neskhi, les noms des quatre premiers khalifes : Omar, Ali, Othman, Abou-Bekr.

Rv. Légende arabe :

ضرب فى	frappé à
السلطان العالم العادل	le sultan du monde, le juste,
ضرب	frappé
سنجار	à Sindjâr
بهادر خلد ملكه	Behader, que son règne soit éternel!

Au milieu du champ, en lettres mongoles :


Bousaïd.

Comme on le voit, à partir d'Oeldjâïtou, les légendes en mongol deviennent de plus en plus courtes; elles sont maintenant réduites au nom seul du prince.

Autour, en arabe, la date :

A gauche, سنة ثلاث;

En bas, وثلاثين;

A droite, الخانية.

An trente-trois de l'ère ilkhanienne. (733 hég.)

M. O. Codrington a décrit plusieurs dirhems d'Abou-Saʿïd portant la date suivant les deux ères de l'hégire et des Ilkhans[1]. Ainsi :

Sur l'Av. d'un dirhem frappé à Baghdâd :

سنة خمس وثلثين وسبعماية هجره an 735 hég.

Sur le Rv :

فى سنة ثلاث وثلاثين الخانية an 33 Ilkh.

Il y a aussi des pièces de l'an 34. Le même savant a relevé plus de quarante ateliers monétaires portant la date de l'an 33, et sur des monnaies bilingues.

Les monnaies d'Abou-Saʿïd sont nombreuses, comme on peut en juger par les collections Komaroff et Linéwitch, par la collection du British Museum, et par l'ouvrage de Fraehn qui contient la description de plus de soixante-dix pièces; quelques-unes sont à figures; mais les monnaies bilingues sont relativement rares. Sur l'une des pièces décrites par Fraehn, on lit la titulature suivante qui est unique :

سلطان العادل الكامل الهادى الوالى ابو سعيد بهادر خان
خلد الله مدة ملكه

Le sultan juste, parfait, le bien dirigeant, l'administrateur, Abou-Saʿïd Behader khan, que Dieu perpétue la durée de son règne!

[1] O. Codrington, *On some rare Coins*, etc., 1889, p. 3 et suiv.

Cette monnaie avait été décrite, mais mal lue, par Reiske en 1756[1].

On connaît la belle médaille d'Abou-Saʿïd publiée par M. A.-F. Mehren en 1877[2]; sur cette pièce d'argent, d'un diamètre de 76 millimètres, le sultan porte les titres que nous avons mentionnés plus haut pour Oeldjâïtou, مالك رقاب الامم « dominant sur le cou des nations » (dompteur des nuques des peuples, suivant la traduction de M. Mehren) Abou-Saʿïd Behader khan. La date est de Tebriz, an 724 de l'hégire. Des deux côtés de la médaille, des fragments du Coran.

XXXI

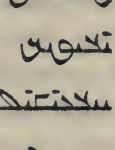
N° 16. Dinar du Cabinet de France, poids : 2 gr. 30.

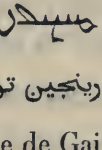
Av. Symbole musulman dans un carré; autour, deux fois : ضرب كاشان « frappé à Kâshân »; à droite et à gauche, la date, dont la lecture est incertaine, mais qui doit se trouver entre 690 et 694 de l'hégire, dates du règne de Gaikhâtou. Je crois lire سنة اربع « an quatre », et alors la date devrait être complétée ainsi : وتسعين وستماية « six cent quatre-vingt-dix », ce qui donnerait 694.

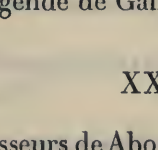
[1] Fraehn, *De Ilchanorum numis*, n° 206.

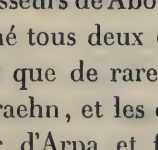
[2] *Mélanges asiatiques*, de l'Acad. des sciences de Saint-Pétersbourg, Bulletin, t. XXIV, 1877, p. 317. Cette médaille, trouvée dans le lit de la rivière Idjim, près de Minoussinsk, en Sibérie, est au musée de l'Ermitage.

℞. Légende mongole en quatre lignes :


khaganou


nereber


arintchin tour


deledkegul

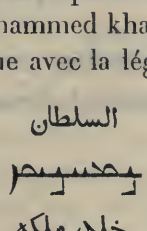
Au bas : اربنجين تورجى.

C'est la légende de Gaikhâtou.

XXXII

Les successeurs de Abou-Sa'ïd sont : Arpa et Mousa qui ont régné tous deux en l'année 736 de l'hégire ; on n'a d'eux que de rares monnaies unilingues décrites par Fraehn, et les deux pièces du British Museum (dinar d'Arpa et fels de Mousa). Les titres sont : السلطان الاعظم اربا خان et موسى خان. Nous ne connaissons pas les noms mongols de ces souverains.

Mohammed khan, dont on possède une monnaie bilingue avec la légende que Fraehn a lue :



السلطان — le sultan

Mokhamed

خلد ملكه — que son règne soit éternel !

La lecture du mot mongol est quelque peu douteuse sur la gravure (Tab. III, n° 12).

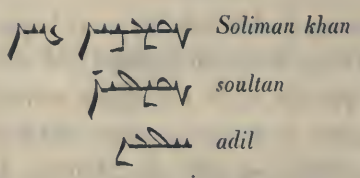
Togha-Tîmour, dont il n'y a que des monnaies arabes : سلطان العالم طغاتيمور, quelques-unes avec figures. (Collect. Komaroff et Linéwitch.)

Djehan-Tîmour et Sâti-beg, dont on ne possède également aucune monnaie mongole. Sâti-beg était une reine (خاتون), fille d'Oeldjâïtou. Fraehn a décrit deux monnaies arabes de cette princesse. La légende est intéressante à signaler par sa rareté :

السلطانة العادلة ساتى بك خان خلد الله ملكها

La sultane juste Sâti-beg khan, que Dieu perpétue son règne!

Soleïman, avec lequel nous retrouvons les légendes en mongol :

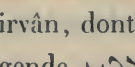


Soliman khan

soultan

adil

Traduction de l'arabe السلطان العادل « le sultan juste », que l'on rencontre sur d'autres pièces du même souverain.

Noushirvân, dont les monnaies ne sont pas rares, avec la légende  , *Noushirvan;* la forme persane est *Anoushirvân*, انوشروان.

XXXIII

N° 17. Monnaie d'or du Cabinet de France, poids : 9 gr. 05.

Av. Le symbole musulman sur trois lignes, dans une rosace; en haut et en bas, ornements.

Ry. Légende arabe-mongole en huit lignes :

وسبعماية	et sept cent
السلطان الاعظم العادل	Le sultan suprême et juste
ضرب	frappé
[illegible]	*sheikh Oweis*
بغداد	à Bagdâd
.....	?
.....	?
سبعين	soixante-dix

Nous nous trouvons ici en présence d'une monnaie de la dynastie des Djelaïrides, qui a occupé la Perse entre les Houlagides et l'arrivée de Tamerlan, de 737 à 835 de l'hégire, et que l'on appelle aussi *Ilekaniens* (voir *supra*, § XIII, note). C'étaient des Mongols descendant de Tchingis khan par Arghoun. Le souverain de notre monnaie est le sheikh Oweis (757-776), شيخ اويس, dont on ne connaissait jusqu'ici que des monnaies à légendes arabes. Son nom mongol est *Behader khan*, بهادر خان, qui se trouve dans ses titres monétaires; *sheikh Oweis* est le nom musulman. La date est de 770 environ, car il peut manquer une unité; les lignes 6 et 7 sont illisibles. L'inscription mongole nous donne la transcription, en cette langue, de l'arabe *sheikh Oweis*. La première lettre *sh* n'est pas très bien venue sur

la photogravure, mais elle est très visible sur l'original. C'est par erreur que, dans la Notice sur les Planches du Recueil, cette monnaie a été portée comme étant d'un prince inconnu; c'est « monnaie unique » que l'on aurait dû mettre. L'*s* final qui approche de ᠰ pour ᠷ, est une forme assez rare en mongol : elle est plutôt ouïgoure.

XXXIV

En dehors des souverains de la Perse, il existe encore quelques monnaies à légendes mongoles dans d'autres dynasties. Celles qui ont été publiées sont :

1° Des dirhems de Toktamish, khan du Kiptchak (778-791 hég.) : سلطان العادل خان خلد ملكه, avec le nom du khan en mongol, ᠲᠤᠬᠲᠠᠮᠢᠱ, *Tokhtamish*, et en arabe, توقتمش;

2° Toktou ou Toktogou, khan de la Horde d'or (689-712 hég.) :

سلطان الاعظم غياث الدنيا ᠲᠤᠬᠲᠤᠬᠤ العادل توقتو

Le sultan suprême Ghaiats eddounia *Toktokou* le juste Toktou;

3° Tchambeg ou Djânibek, khan de la même Horde (741-758) :

السلطان العادل	le sultan juste
ᠴᠠᠮᠪᠤᠭᠠ ᠬᠠᠨ	*Tchambek khan*
جلال الدين محمود	Djelal eddin Mahmoud
سلطان	sultan

Le nom propre a deux orthographes : *Tcham* en mongol, et جانى, *Djâni*, en arabe.

C'est Fraehn qui a, le premier, publié et déchiffré ces noms mongols[1];

4° Une monnaie incertaine d'un khan de Crimée portant la légende قوتلوق بولسون, *koutlouk boulsoun* « qu'il soit heureux ! »[2].

Pendant l'occupation par les Seldjouqides, puis par les Mongols, les rois de Géorgie ont frappé des monnaies bilingues, en arabe et en géorgien, sous Davith III le Réparateur (1090-1125), Demétré Ier (1125-1154), Giorgi III, la reine Thamar (1184-1212), Giorgi IV, la reine Rousoudan (1223-1247), puis en géorgien et en mongol. L'apparition de ces dernières date de 1244 et va jusqu'à 1335; elles ont toutes été frappées à Tiflis. Nous avons signalé ci-dessus les monnaies de Davith V (1243-1269) aux noms de Mangou et de Gouïouk. Davith prend le titre de قاان بنده « esclave du qâân », جهان شاه « maître de l'univers », ملك « roi ». Demétré II (1273-1289) a des monnaies à légendes mongoles aux noms de Abaga et Ahmed, ses contemporains; Davith VI (1292-1310) et Vakhtang III (1301-1307), aux noms d'Arghoun et de Ghâzân. Ce sont les

[1] *Coll. Pflug*, 1818, et *Recensio Numorum*, 1826. Voir Catal. du British Museum, t. VI, 1881. O.-G. Tychsen avait lu توفيق, *Tevfik*, au lieu de توقتو, *Toqtou*.

[2] Savelief, *Monnaies des Djoudjides* (en russe); in-8°, Saint-Pétersbourg, 1858, p. 326.

mêmes légendes que celles que nous connaissons. Après Ghâzân, la Géorgie ne frappe plus que des monnaies en arabe et en géorgien. (Voir Barateïef, *Documents numismat. de Géorgie*, 1844; — Victor Langlois, *Numismat. Géorgienne*, 1860; et Bartholomæi, *Lettres numismat. sur la Transcaucasie*, in-4°, 1859.)

CJ
3449
M65D7

Drouin, Edme Alphonse
Notice sur des monnaies mongoles

PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY